LA FAUSSE MERE,

OU

UNE FAUTE DE L'AMOUR,

DRAME EN CINQ ACTES,

Mêlé de Chants, de Pantomimes, Combat

IMITATION DU THÉATRE ANGLAIS.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 16 floréal, an VI.

PAROLES des CC. CAMMAILLE et DESTIVAL.

MUSIQUE du C. le BLANC.

A PARIS,

Chez BARBA, au magasin des pièces de théâtre, au petit Dunkerque, vis-à-vis le Pont-Neuf.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SOLANGES, fils, sous le nom de Verseuil.	ISIDORE.
SOLANGES, père, sous celui de Juliers.	LEBEL.
SOPHIE DE PIEROME, amante de Solanges.	VICTOIRE.
CAROLINE WANEFDERMOLDS.	REVERCY.
ST.-FÉLIX, ami de Solanges.	BITHÉMER.
CHARPENTIER, domestique de St.-Félix.	BEVILLE.
ST.-ANDRÉ, agent d'Adolphe.	DUPARAY.
ADOLPHE, prince souverain d'un cercle d'Allemagne.	CAMMAILLE.
RIMSBERCK, ami de St.-André.	BLIVET.
ISAURE, femme de St.-André.	COUSIN.
MAUBRAY, beau-père de Sophie.	BOUGNOL.
PHLISBERG, chef d'Indépendans.	STOCKLET.
Chefs combattans.	JEAUT. RAVALARD.
Soldats.	
Pages.	
Noirs au service du prince.	
Dames de la cour.	

Digitized by Google

LA FAUSSE MERE,

OU

UNE FAUTE DE L'AMOUR,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site de campagne; on distingue à droite le château de Maubray, et une avenue qui y conduit, une charmille sur la gauche; ils entrent sur la fin de l'ouverture.

SCENE PREMIERE.

ST.-ANDRÉ, RIMSBERCK.

ST.-ANDRÉ.

Bien, très-bien, Rimsberck; cette fois-ci, il ne nous échappera pas.

RIMSBERCK.

Oh! non certainement. Tu sais, mon cher St.-André, que ma parole est sûre.

ST.-ANDRÉ.

Vous êtes postés?

RIMSBERCK.

A cinquante pas de la petite porte du parc: nous sommes en grand nombre et masqués par la garenne, on ne peut nous appercevoir qu'en étant sur nous.

ST.-ANDRÉ.

Bravo! dispositions bien prises: quand Juliers sortira comme à son ordinaire pour aller se promener jusqu'au village prochain, vous le saisirez à quatre, vous le jeterez dans la chaise de poste, et vous partirez ventre à terre, en ayant soin de prendre toujours par la forêt.

Digitized by Google

RIMSBERCK.

Nous n'y manquerons pas. Quel est donc ce monsieur Juliers que nous guettons tant ?

ST.-ANDRÉ.

Je l'ignore, je soupçonne que c'est le père du jeune Solanges; sans cela, je ne m'en occuperois guères.

RIMSBERCK.

Quoi! tu enlevérois le père de ton ami ?

ST.-ANDRÉ.

Mon ami! il ne le fut jamais. Je feins, il est vrai, d'être le sien ; mais j'ai mes raisons; le fait est que je l'ai connu il y a quelques années à Bruxelles : je l'ai introduit dans la société d'une femme charmante qui le dupoit, et lui gagnoit son argent, comme il est d'usage. Solanges, connu alors sous le nom de Verseuil, qu'il porte encore, Solanges, vif, bouillant, la tête exaltée et le cœur romanesque, étoit l'homme qu'il me falloit. Cette femme, nommée *Dulys*, qui m'étoit attachée, et qui n'agissoit que par mes ordres, le menoit bon train ; en moins de dix mois sa fortune eut passé dans nos mains.

RIMSBERCK.

Qui l'a empêché ?

ST.-ANDRÉ.

Ce monsieur de Juliers, venu de je ne sais où, pour rompre des desseins conçus avec tant d'art, qu'il étoit impossible de s'en douter.

RIMSBERCK.

C'est malheureux.

ST.-ANDRÉ.

Je m'en vengerai.

RIMSBERCK.

Juliers est perdu. Quand il s'agit de vengeance, ton serment tient toujours.

ST.-ANDRÉ.

Tu me connois bien : seconde moi, et des monceaux d'or sont à ta disposition.

RIMSBERK.

Touche, je suis tout à toi. De ce côté-là, je n'ai qu'à me louer de tes manières. Aussi comme j'ai regretté de t'avoir vu quitter le délicieux état de moine! mes talens dans l'art de servir une intrigue, tu me les payois si grassement!

ST.-ANDRÉ.

Que veux-tu? la nécessité dirige le monde, quelques fredaines de jeunesse, tu le sais, me forcèrent de me jeter dans un cloître. Le hasard me chargea de la pharmacie : né avec de la capacité et de la patience, je m'y rendis habile. Je fis plus; à force de flatterie, de souplesse, je devins un des premiers de l'ordre. Je touchois les fonds du couvent. Un beau

Digitized by Google

jour je disparus en emportant soixante mille livres en or. Je voyageai, les plaisirs et le jeu ayant épuisé mes ressources pécuniaires, je m'attachai à Bruxelles, au sort de cette Dulys, dont je viens de parler, la même que Solanges, n'a connue qu'un moment. Entraîné par ce Juliers, il partit précipitamment, et me laissa seul avec cette Dulys qui mourut, peu de tems après. Je parcourus l'Allemagne, et je me mis au gage d'un certain Adolphe, héritier présomptif de la couronne impériale. J'appris bientôt qu'il étoit l'ennemi juré de la maison de Solanges. Le génie de l'intrigue et de l'ambition fit palpiter mon cœur. Je me présentai devant le prince, je lui détaillai les circonstances de mon intimité avec le jeune Solanges, j'offris de servir sa haine; il accepta ma promesse; avant de s'absenter de ses états, il m'expédia les ordres nécessaires, et c'est pour exécuter ce dessein que je suis ici. Ma fortune est faite si je peux découvrir Solanges père, qu'Adolphe hait mortellement.

RIMSBERCK.

Et tu crois que nous le tenons?

ST.-ANDRÉ.

Je le crois... Mais il est tems de te retirer. Adieu... Ecoute; si par hasard, en enlevant Juliers, vous trouviez quelqu'un qui osât vous résister, il faudroit lui brûler la cervelle.

RIMSBERCK.

C'est entendu.

ST.-ANDRÉ.

Je ne tarderai pas à vous aller rejoindre.

RIMSBERCK.

Nous y comptons; car nous ne saurions pas le chemin.

ST.-ANDRÉ.

J'y serai. Rappelle-toi bien, que par mon organe, tu sers un prince qui paiera au poids de l'or le service que tu lui rendras.

RIMSBERCK.

Quand on paie bien, c'est bon.

ST.-ANDRÉ.

N'est-ce pas? avec cela on feroit enlever toute la terre. Pars.

SCÈNE II.

ST.-ANDRÉ, *seul.*

Je peux me tromper dans ma démarche. Cependant l'intimité de Juliers avec Solanges, un air de ressemblance que porte celui-ci; d'ailleurs, Solanges, lui-même, pourra m'en instruire, nous sommes si bien ensemble. Il est si confiant, il ne fait rien sans me consulter; il m'a déjà avoué qu'une

Digitized by Google

affaire d'honneur l'avoit obligé de changer de nom; il m'a contraint, au nom de l'amitié, de le suivre jusque dans les châteaux de Maubray, au sein de la famille de sa maîtresse... Sa maîtresse !.. Ah, M. Solanges ou M. Verseuil, car c'est tout un. Vous refusez une femme de ma main, et vous allez épouser une Sophie... Comment, dans un clin-d'œil me faire perdre une fortune immense ! car votre bien, vos richesses, c'étoit à moi. Je m'étois arrangé en ami. Vous paierez cher votre déférence aux avis de Juliers. C'est votre père, oui, et la nature me vengera. Mais si ce M. Juliers étoit un étranger, oserai-je le présenter au prince Adolphe. Dans tous les cas, il ne peut qu'approuver mon zèle. Il fera de son prisonnier tout ce qu'il lui plaira. J'aurai gagné mon argent, voilà le principal. L'ennemi vient. De la prudence.

SCENE III.

JULIERS, VERSEUIL ou SOLANGES, *sortent de la deuxième coulisse à gauche.* MAUBRAY, ST.-FÉLIX, ST.-ANDRÉ, SOPHIE, CHARPENTIER *sortent du château.*

ST.-FÉLIX.

Monsieur Maubray a donc terminé le sort de l'ami Verseuil ?

MAUBRAY.

J'ai voulu vous surprendre agréablement, et, M. Juliers sur-tout. C'étoit le moyen de le rappeler à la gaîté ; car de tems à autre, il a des accès de mélancolie. Demain, l'hymen unira nos deux enfans, l'aimable Sophie voudra bien me pardonner ce nom. Quant à M. Juliers, Verseuil le regarde comme son père.

JULIERS. (*Altération sur sa figure et sur celle de Solanges ou Verseuil. St.-André les examine.*)

Comme un ami du moins qui ne l'abandonnera jamais.

ST.-ANDRÉ, *à Juliers montrant Solanges.*

Vous avez cela de commun avec tous ceux qui le fréquentent.

ST.-FÉLIX, *froidement.*

Verseuil me connoît dès l'enfance, il peut répondre pour moi.

SOLANGES.

Mes bons amis, je sais vos sentimens. Vous, monsieur, (*à Maubray*) qui me donnez Sophie, et que je peux appeler mon père. Vous, (*à Juliers*) qui méritez si bien ce titre, mon respectable guide, vous exaltez mon ame. Ah ! combien je jouis en ce moment, puisque je vous vois heureux de mon bonheur.

Digitized by Google

MAUBRAY.

A demain donc. Le terme n'est pas trop prompt, si j'en juge par la rougeur qui couvre le front de la timide Sophie.

SOPHIE, *en souriant.*

Vous ne me pardonnez rien.

SOLANGES.

Cessez de vous défendre d'une impression qui fait votre éloge, la pudeur est le plus bel ornement de la beauté.

SOPHIE.

Mon beau-père gronde, mon amant me loue, je n'ai plus d'autre parti à prendre que celui de me taire.

ST.-FÉLIX, *souriant.*

Nous y perdrions trop. C'est moi, mademoiselle, qui vous ai attiré tout ce désagrément-là. Je fais une chûte, je me casse le bras, on me porte chez un homme humain et généreux, cet homme est M. Maubray. Il permet à Verseuil et à M. Juliers de venir me consoler; mes amis deviennent bientôt les siens, Verseuil vous voit, vous aime, vous adore, il a le bonheur de ne vous pas déplaire. L'hymen va couronner cette surprise inattendue, c'est un tour affreux! tout cela vient de ma faute, vous devez me haïr, c'est un fait.

SOPHIE, *malignement.*

Vous le mériteriez.

SOLANGES.

Tu ne le penses pas, mon cher St.-Félix. Quant à moi, je te remercie. Il est trop doux de tenir l'amour des mains de l'amitié.

ST.-ANDRÉ, *à Solanges.*

A dire le vrai, l'hymen a ses douceurs, mais il a aussi ses peines. Plus d'un époux a regretté....

SOLANGES.

Moi, regretter quelque chose en possédant Sophie? Près d'elle j'oublierois toute la terre, si mes amis n'y étoient pas.

(*St.-André jette furtivement sur Verseuil, des regards où se peignent tout à-la-fois la haine et la scélératesse*).

CHARPENTIER, *à Verseuil.*

Voulez-vous permettre, monsieur, à un ancien serviteur de votre ami, de prendre part à votre joie? Plus je regarde mademoiselle, plus je vous envisage, et plus je vois que vous êtes faits l'un pour l'autre. Votre ame à chacun se peint sur votre physionomie. Vous serez heureux tous deux, si la vertu donne le droit de l'être. Pardon, j'ai tort peut-être de vous parler si librement, un vieux domestique tel que moi...

SOLANGES.

Est un homme comme un autre. La distinction des rangs

Digitized by Google

ne fait rien aux sentimens, et l'homme qui m'aime est toujours mon égal. (*Lui tendant la main affectueusement.*)

JULIERS.

Bien; Solanges, voilà la vraie philosophie.

MAUBRAY.

Allons, messieurs, retirons-nous, ne troublons pas la félicité de Solanges et de l'aimable Sophie; laissons-leur l'heureuse liberté de s'épancher en secret, de s'ouvrir réciproquement leur cœur.

JULIERS.

Non, cher Maubray, ne livrons pas ces jeunes amans à une sécurité qui pourroit être trompeuse : leur bonheur se prépare sans doute, demain en est le terme désiré.... Mais il y a loin d'ici là; dans une heure peut-être... Je vous demande en grace un moment d'entretien secret.

MAUBRAY.

A l'heure même. Je vous attends dans le pavillon qui borne cette avenue.

JULIERS.

Pardon, belle Sophie, je trouble votre allégresse, c'est bien malgré moi. J'étois l'ami intime du père de Verseuil. Il m'a transmis tous ses droits sur lui, et je me trouve en ce moment, dans la dure nécessité d'en faire usage.

SOPHIE.

Sans doute, j'ai quelques regrets de quitter Verseuil; mais j'obéis sans murmure. Vous ne m'ordonnez pas de l'oublier, et notre séparation n'est que momentanée ?

SOLANGES.

Oh! oui, oui; une fois réunis, nous le serons pour jamais. (*Il baise la main de Sophie. M. Juliers fait signe à St.-Félix de se retirer, celui-ci accompagne Maubray et Sophie. St.-André a dû sortir auparavant.*)

SCENE IV.

JULIERS, SOLANGES.

JULIERS, *après un moment de silence, et après avoir observé si on ne les écoute pas.*

Mon fils, mon cher Solanges !

SOLANGES, *dans les bras de son père.*

Mon père, mon tendre père, pourquoi ne puis-je vous donner qu'en particulier un nom qu'il me seroit si doux de proclamer à la face de l'univers ?

JULIERS.

Je suis dans ton cœur.... n'est-ce pas assez pour moi de la prudence... Il y va de nos jours, tu le sais trop, mon cher Solanges... ; mais réponds, mon fils, mon bon fils, m'aimes-tu toujours ?

Digitized by Google

SOLANGES.

En pouvez-vous douter : qu'ai-je donc fait pour m'attirer cette demande ?

JULIERS.

Pardonne à la tendresse d'un père ? Tu pourrois m'en vouloir d'avoir rompu un entretien qui avoit mille charmes pour toi.

SOLANGES.

Ce contre-tems m'a affligé ; mais j'ai présumé que mon père, mon ami, avoit des raisons puissantes pour en agir ainsi.

JULIERS.

Oui, j'en avois ; au moment de te laisser seul avec l'intéressante Sophie, j'ai craint pour toi, la voix impérieuse de l'amour, et le tumulte des sens. J'ai voulu vous sauver, à tous deux, une épreuve cruelle qui couvre un danger, d'autant plus grand, que l'innocence est toujours loin de le prévoir.

SOLANGES.

Que dites-vous, mon père ? moi, offenser ce que j'aime !

JULIERS, *douloureusement.*

Qui peut répondre de soi ?

SOLANGES.

L'honnête homme. Quel est le cœur assez vil ?

JULIERS, *se cachant le front.*

Il en est.

SOLANGES.

Nommez-les ?

JULIERS.

Moi....

SOLANGES.

Que dites-vous ?

JULIERS.

La vérité. Apprends, sensible jeune homme, l'origine de mes malheurs et des tiens.... Elevé en France, à ton âge, doué d'un naturel heureux, fortifié par d'excellens principes, pourvu d'une éducation brillante, et le cœur encore plus cultivé que l'esprit, j'aimois, j'idolâtrois l'infortunée Caroline, comme tu idolâtres Sophie ; notre hymen fut résolu.... Un jour de plus, Caroline étoit mon épouse. La veille de cet instant fortuné, Caroline et moi, nous nous trouvâmes seuls, nos cœurs étoient sans méfiance. Nous parlâmes de notre amour, de notre bonheur commun... Des caresses légères confirmoient le serment que nous faisions de nous aimer toujours, ce serment fut vingt fois répété, ainsi que le gage qui l'assuroit... Un nuage couvrit tout-à-coup nos yeux et notre raison.... Que vous dirai-je, mon fils ? Amans vrais de la vertu, nous cessâmes d'être dignes d'elle. Caroline versa des larmes amères, je la consolai ; mais je connus le remords. Heureux si cette faute

Digitized by Google

de l'amour n'avoit eu pour témoins que le ciel et nos cœurs, Un souverain étranger, très-lié avec ma famille, le prince Adolphe qui commande aujourd'hui dans le cercle d'Empire où nous habitons, nous avoit surpris; nous l'ignorions. Il avoit gardé le secret pour en faire un coupable usage. Le lendemain il assistoit au bal donné pour célébrer notre hymen. Il eut l'art de se ménager un entretien secret avec Caroline; il avoue ce qu'il sait, et met son silence à un prix déshonorant. Caroline le repousse avec indignation. Emporté par la rage, il veut triompher de force; les cris de mon épouse m'attirent pour venger notre commun affront, j'offre un cartel au méprisable Adolphe; cet homme qui venoit d'outrager la beauté, comme le dernier des humains, se ressouvient qu'il est prince pour conserver sa vie; il joint l'ironie à l'insulte. Je ne suis plus maître de moi. Je lui fais subir un affront sanglant, il va lâchement se plaindre; il invoque l'autorité, et je suis obligé de changer de nom, de fuir, d'abandonner mon épouse, pour ne point passer la majeure partie de mes jours dans le fond d'un cachot.

SOLANGES.

Dieu! quel évènement!

JULIERS.

Jamais des amans ne furent si cruellement punis. Vous aviez toujours cru jusqu'ici qu'une simple affaire d'honneur telle que celle qui vous a forcé de changer de nom, m'avoit fait perdre mon rang. Je vous avois épargné des détails, que vous ne pouviez sentir qu'en connoissant l'amour.

SOLANGES.

Vous aviez raison.

JULIERS.

Eh bien! jugez mon fils si l'homme vertueux ne doit pas se craindre lui même? et s'il est un moment plus dangereux pour un amant sensible, que celui où l'hymen l'attend pour justifier ses transports et ses égaremens.

SOLANGES.

Ah! mon père, pardon si j'ai manqué sans le vouloir au juste respect que je vous dois. Ah! sûrement, si vous avez une faute à vous reprocher, nul homme sur la terre ne peut se flatter de n'errer jamais. Cette tendre mère à qui je dois le jour, elle n'est plus. Le destin rigoureux qui vous éloigna l'un et l'autre de mon berceau, ne m'a pas permis de vous embrasser tous deux. Que je l'aurois chérie! ce que j'ai coûté à sa vertu, j'aurois voulu le rendre à sa tendresse, et je sens que jamais une mère n'auroit été plus aimée qu'elle.

JULIERS.

J'ai causé tes malheurs, cette main m'en auroit vingt fois puni; mais une faute ne se répare pas par un crime. L'homme assez heureux pour être père, doit tout immoler

Digitized by Google

à son enfant; tout, jusqu'au desir qu'il auroit de s'arracher la vie.

SOLANGES.

Mon amour, ma piété filiale, vous accompagneront jusqu'à mon dernier soupir. Que n'aurois-je pas donné, et que ne donnerois-je pas encore pour vous avoir évité le moindre de vos nombreux chagrins?

JULIERS.

O mon fils! ils ne sont pas tous finis; il en reste un qui doit y mettre le comble.

SOLANGES.

Vous, mon père, vous auriez encore des malheurs à redouter?

JULIERS.

Non pour moi, j'ai épuisé le courroux du ciel; c'est pour vous que je crains.

SOLANGES.

Ah! qu'il prenne ma vie, et que vous soyez heureux, je bénirai mon partage.

JULIERS.

Puis-je l'être sans toi? Je vais joindre Maubray, notre sort est dans ses mains.

SOLANGES.

Dans ses mains?

JULIERS.

Oui, d'un moment d'entretien avec lui, va dépendre le bonheur de tous deux.

(*Il embrasse son fils, il le serre dans ses bras, le regarde avec attendrissement, et sort précipitamment. St.-André paroît et se retire.*)

SCÈNE V.

SOLANGES, *seul.*

Dans quel trouble il me laisse... Quelle est donc la nature du secret qu'il doit révéler à M. Maubray? Mon nom, mon rang, ma fortune tout est assuré... D'ailleurs, qu'ai-je besoin de tous ces frivoles avantages? J'aime Sophie, elle m'aime, que me faut-il de plus?

SCENE VI.

SOLANGES, ST.-ANDRÉ.

ST.-ANDRÉ, *d'un ton hypocrite.*

J'épiois de vous trouver seul. Vous allez vous marier, Solanges, l'hymen peut faire le bonheur de la vie, mais faut-il qu'il coûte des remords à l'honnête homme? Avez-vous

Digitized by Google

oublié la foi que vous avez promise à la charmante Dulys, à cette intéressante personne que vous ne vouliez jamais quitter.

SOLANGES.

Ah! mon ami, que dites-vous ? Dulys étoit aimable sans doute, mais l'impression qu'elle m'avoit faite, n'étoit qu'un de ces goûts passagers, qu'on ne doit qu'à l'artifice d'une jolie femme. Elle n'avoit d'empire que sur mes sens. Sophie l'emporte bien autrement, elle règne sur mon cœur, et son empire, je le sens, doit être éternel.

ST.-ANDRÉ.

Vous avez raison, et j'approuve d'autant plus votre conduite, qu'elle est d'accord avec celle de M. Juliers ; c'est un homme bien précieux, instruit, prévenant, attentif, moraliste indulgent ; il fait aimer la vertu ; il est votre ami ; il vous tient lieu de père.... Vous devez bien le chérir ! peut-être vous tient-il par des liens encore plus intimes que ceux de l'amitié ? Que dis-je, ce n'est pas à moi à vous demander votre secret.

SOLANGES, *affirmativement.*

C'est mon ami et rien de plus... Mon ami.

ST.-ANDRÉ.

Je vous crois.... (*A part.*) Il m'en impose, mais il est décidé que je n'en saurai pas davantage. (*haut.*) Voici M. Maubray, je vous laisse. (*A part.*) Écoutons leur entretien.

(*Il se cache derrière une charmille, et paroît de tems en tems.*)

SCENE VII.

MAUBRAY, SOLANGES.

MAUBRAY.

Il est agité, la douleur se peint sur sa figure. Il prend la main de Solanges sans rien dire, et le regarde les larmes aux yeux, et dit :

Solanges, ne m'en voulez pas.

SOLANGES.

Quelle annonce! quel ton! votre air! ah! malheureux !.. mon hymen est rompu ?

MAUBRAY.

Oui.

SOLANGES.

Mon pere s'y est opposé.

MAUBRAY.

Non, c'est moi.

SOLANGES.

Vous!

Digitized by Google

MAUBRAY.

Connoissez mes raisons ! Sophie n'est que ma belle-fille. Mme. de Piérome sa mère, à qui j'eus le bonheur de sauver la vie, fit ma fortune en m'épousant. La délicatesse et la reconnoissance m'empêchent de disposer de sa fille en lui taisant la vérité. Votre respectable père m'a conté son imprudence et les suites funestes qu'elle eut.

SOLANGES.

M. Juliers n'en est pas moins M. de Solanges (*St. André montre la tête et témoigne sa joie scélérate. Il sort.*) Nous mépriseriez-vous ?

MAUBRAY.

Le ciel m'en préserve ! une chose que vous ignorez vous-même et que votre père vous a tue par un motif bien louable, c'est que l'attentat d'Adolphe a précédé l'hymen de votre mère. Ce mariage n'eut point lieu.

SOLANGES.

Ciel!

MAUBRAY.

Les conventions sociales sont impérieuses, voilà ce qui m'arrête relativement à mon épouse. Si Sophie étoit ma fille, elle seroit déjà dans vos bras... par les lois vous n'êtes pas fils de M. de Solanges.

SOLANGES.

Je le suis par la nature.

MAUBRAY.

Je vous reconnois à de pareils sentimens.

SOLANGES.

Comment est-il possible que jusqu'à ce moment j'aie eu un état dans le monde ?

MAUBRAY.

Un jeune homme et une jeune fille honnêtes, mais peu riches, se marièrent sous le nom de vos parens. M. Juliers leur avoit remis les titres des deux maisons qu'ils lui rendirent, en recevant une somme considérable, qui fit leur bonheur.

SOLANGES.

Père sensible et malheureux! cette prévoyance est encore un de tes bienfaits.

MAUBRAY.

M. Juliers espéroit tôt ou tard retrouver Caroline, et vous rendre légalement votre état.

SOLANGES.

Ma mère n'étoit plus. Elle perdit la vie en me la donnant.

MAUBRAY.

Vous êtes dans l'erreur.

SOLANGES.

Comment ?

Digitized by Google

MAUBRAY.

Elle est au pouvoir d'Adolphe.

SOLANGES, *frappé d'étonnement.*

Elle !

MAUBRAY.

Il la fit enlever quelques jours après son attentat. Vous naquîtes dans un château fort qui lui servoit de prison et d'où vous ne fûtes tiré, que par une sorte de miracle.

SOLANGES.

Ma mère vivroit ! Ah ! je dois tout tenter pour la délivrer, pour mourir avec elle... monsieur, je perds Sophie, je conçois le motif de vos refus.

MAUBRAY.

Ah ! croyez que s'il ne dépendoit que de moi.

SOLANGES.

Daignez m'accorder quelques délais pour trouver Caroline, pour l'arracher à son indigne ravisseur. Je reviendrai avec elle. Je rendrai une épouse à mon père, j'aurai une mère, et Sophie, la céleste Sophie sera la récompense de l'amour filial.

MAUBRAY.

J'y consens, et j'y ferai consentir madame de Piérome.

SOLANGES.

Généreux ami !... Mais pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris lui même ?

MAUBRAY.

Sa douleur l'en auroit empêché... il craint que vous ne le haissiez.

SOLANGES.

Moi, le haïr ! eh ! ne lui dois-je pas la vie ? c'est Adolphe que je hais ! Allons trouver mon père, que mes embrassemens et mes larmes lui prouvent la sincérité de mon cœur. Volons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ST.-FÉLIX, SOPHIE, CHARPENTIER, ST.-ANDRÉ *qui entre un peu plutôt.*

ST.-FÉLIX, *agité, à Solanges et appercevant St.-André.*

Ah ! mon ami, mon cher Verseuil, rappelle ton courage, ton plus tendre ami, M. de Juliers a disparu.

ST.-ANDRÉ, *à part.*

Il est à moi.

SOLANGES.

Ciel !

MAUBRAY.

Comment ?

Digitized by Google

SOPHIE.

Oui, à l'instant même il vient de fuir.

ST.-ANDRÉ, *à part, étonné.*

De fuir !

ST.-FÉLIX.

Oui, il a été prévenu à tems qu'il alloit être arrêté en vertu d'un ordre du prince Adolphe, dont étoit chargé, je ne sais quel scélérat.

ST.-ANDRÉ, *froidement.*

Il est impossible que la haine d'Adolphe....

SOLANGES.

Ah ! mon ami, la haine ne connoît pas d'obstacle. — Adolphe connoîtra la mienne. Je veux....

(*St.-Félix empêche Solanges, par un geste, de continuer. Il lui obéit d'un air étonné.*)

ST.-ANDRÉ.

Je peux vous servir. J'ai vu roder autour des châteaux un homme qui m'a paru avoir de mauvais desseins. Je vole à sa rencontre, dans un moment vous sentirez tout le prix de mon amitié.

SOLANGES.

Je vous remercie. (*St.-André sort.*)

ST.-ANDRÉ, *à part.*

Allons rejoindre mes affidés.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ST.-ANDRÉ.

ST.-FÉLIX.

Ce St.-André m'est singulièrement suspect.

CHARPENTIER.

Je n'osois pas le dire, mais il y a long-tems que je le pensois.

MAUBRAY.

C'est l'ami de Solanges.

SOLANGES.

Oui : il me l'a prouvé plusieurs fois. (*à Sophie.*) Vous connoissez tous mes malheurs. Je dois renoncer à votre main. Je perds en vous la moitié de moi-même ; puis-je me flatter, que vous penserez quelquefois à moi ?

SOPHIE.

Pouvez-vous le demander ! Si le sort trahit notre commun espoir, personne ne possédera une main qui ne dut être qu'à vous. Allez, souvenez-vous qu'au château de Maubray, vous retrouverez la fidelle Sophie. Votre père, (il me l'a promis en fuyant), doit dans ce même endroit nous apprendre sa destinée ; et l'infortunée Caroline gémit sous le fer d'un

Digitized by Google

prince farouche. Partez, songez quelquefois à la tendre Sophie ; mais songez sur-tout que l'amour vous ordonne de venger la nature.

MAUBRAY, *applaudissant du geste à sa fille.* (*A Solanges.*)

Recevez ses adieux sous les yeux d'un père.

SOLANGES.

Adieu, fille divine, adieu, la plus fidèle des amantes. (*Sophie donne son portrait à Solanges, qui se met à ses genoux et lui baise la main, Maubray sépare les deux amans et emmène sa fille.*)

Et nous, partons, St.-Félix, allons au sein même de son palais, faire trembler un tyran.

ST.-FÉLIX.

J'y consens; mais daigne écouter quelquefois les conseils d'un ami. Réprime ton courage, et fie-toi à ma prudence.

SOLANGES.

Je te le promets.

CHARPENTIER, *à St.-Félix.*

Mon bon maître, je ne vous quitte pas.

SOLANGES, *avec intérêt.*

Eh! si tu périssois ?

CHARPENTIER.

Je mourrois pour vous.

SOLANGES.

Bon vieillard; (*il met l'épée à la main*). Je jure de venger la nature, la piété filiale en fait le serment.

ST-FÉLIX, *croisant l'épée de Solanges.*

L'amitié le confirme.

CHARPENTIER, *croisant aussi son épée.*

Et la franchise en répond.

(*Ils font la situation du serment des Horaces* (Tableau de David) *et sortent entrelacés.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

Au lever du rideau, les Indépendans sont campés dans la plaine; sur les montagnes, une sentinelle annonce du haut du rocher, par un coup de pistolet, l'arrivée de Phlisberg, chef des Indépendans. Tous se rangent autour de lui dans la plaine.

SCENE PREMIERE.

PHLISBERG, LES INDÉPENDANS, CAROLINE, ISAURE.

PHLISBERG.

Mes amis, vous avez nommé Phlisberg le chef des Indépendans, il va justifier vos suffrages en offrant à votre valeur un exploit immortel. Le farouche Adolphe, absent depuis quelques années de ses états où il avoit laissé le deuil et le désespoir, vient de nouveau les souiller de son odieux aspect; partout un morne silence, un accueil glacé ont réveillé dans son ame des idées toujours renaissantes de la vengeance; c'est à nous, c'est aux Indépendans à prévenir sa fureur; donnons l'exemple aux peuples opprimés: c'est là, dans ce château, que le cruel renferme les nombreuses victimes de sa brutalité. Eh bien, que ce soit là qu'il rencontre sa perte. Il s'avance en chassant vers ces lieux; allons, amis, emparez-vous des montagnes, garnissez les défilés, qu'au même instant de tous les côtés, Adolphe et sa suite soient écrasés. Anéantir les tyrans, c'est le premier devoir de la vertu; ce sont là vos sermens, vous oserez les renouveler avec moi.

(*Les Indépendans font un serment, le chef leur donne l'ordre de partir, ils s'avancent de divers côtés; partie sur le pont, partie sur les rochers; au milieu de leur route, ils s'arrêtent et écoutent la voix d'une femme, partant de l'intérieur du château fort.*)

Digitized by Google

CAROLINE.

ROMANCE.

L'hymen tenoit son flambeau,
Amour escortoit son frère,
Là, c'étoit une chimère!
Le sort creusoit un tombeau.
Caroline y va descendre,
Et le jour, la nuit gémir,
Son ami ne plus entendre;
Caroline doit mourir.

D'Adolphe, de ses fureurs,
Elle brave la puissance;
Tyran, craint-on la vengeance,
Quand on se nourrit de pleurs?
Par de trompeuses louanges,
Souvent il veut l'attendrir,
Point, point n'oubliera Solanges,
Caroline doit mourir.

PHLISBERG, *aux Indépendans.*

Entendez-vous les plaintes d'une victime d'Adolphe, c'est le signal de sa perte.

(*Les Indépendans continuent leur marche. On entend un bruit de chasse, les Indépendans retournent la tête, Phlisberg leur indique que c'est Adolphe, et leur ordonne de se retirer à leurs postes. Sur la fin de l'air, Caroline et Isaure paroissent sur la plate-forme du château.*)

ISAURE.

Songez, ma chère Caroline, à quel danger vous vous exposez depuis quelque tems. Adolphe, fatigué de plaisirs futiles, et irrité de vos refus, s'est absenté de ses États; il vient d'y rentrer, dit-on; craignez tout de sa tendresse.

CAROLINE.

Il m'aura oubliée.

ISAURE.

Oublie-t-on ce qu'on aime?

CAROLINE.

Qui le sait mieux que moi? Solanges ne sort pas de ma pensée, et mon fils, mon tendre fils, que je n'ai pu combler de mes caresses.... Hélas! ils sont perdus pour mon cœur; et pourtant j'y pense encore.

ISAURE.

Vous devez donc excuser Adolphe.

Digitized by Google

CAROLINE.

Non, le crime ne se pardonne jamais. J'entends du bruit.. retirons-nous. (*Elles entrent dans l'intérieur du château fort.*)

SCENE II.

ADOLPHE, ET SA SUITE, St-ANDRÉ *qui survient.*

ADOLPHE.

(*Il paroît avec une grande suite de chasseurs et de gardes; il est précédé d'un grand nombre de nègres armés de sabres. Il y a aussi des soldats et des fauconniers.*)

L'empressement de mon peuple n'est pas grand. Si je ne reconnoissois pas mes propriétés, j'ignorerois que je suis dans mes états. Malheur à ceux qui auront des graces à me demander. Je leur ferai payer cher l'oubli qu'ils font de ma personne. — Ah! voilà le fidèle St.-André.

ANDRÉ.

Mon prince, daignez recevoir mon hommage.

ADOLPHE.

Eh bien, puis-je me venger du perfide époux de Caroline? mes ordres sont-ils exécutés? est-il en mon pouvoir?

ANDRÉ.

Non, mon prince.

ADOLPHE.

Qu'est devenue ta promesse?

ANDRÉ.

Je m'étois introduit auprès de Solanges fils, qui se faisoit appeler Verneuil. Son père vivoit dans la même maison sous le nom de Juliers. Avant d'avoir ravi son secret, j'allois le faire arrêter, il a été prévenu à tems et s'est sauvé; j'étois parvenu à le joindre, accompagné de mes affidés; je l'enlève de vive force. Dans un chemin rapide et difficile, le cheval du postillon s'abat.... La roue passe sur le conducteur et l'écrase.

ADOLPHE.

Que m'importe ce malheureux?

ANDRÉ.

Je ne fais part de cet accident à votre altesse que parce qu'il nous fit perdre deux heures de tems; alors un M. Maubray chez lequel logeoient les deux Solanges nous atteignit avec une escorte deux fois plus forte que la nôtre, et nous n'eûmes d'autre ressource que de fuir bride abattue.

ADOLPHE.

Et je ne suis point vengé?

ANDRÉ.

Si j'eusse prévu cet accident, je me serois défait de So-

Digitized by Google

langes, en lui donnant un de ces poisons subtiles dont je connois si bien la composition.

ADOLPHE.

Pourquoi ne les avoir pas employés ?

ANDRÉ.

Je voulois vous offrir le plaisir de le posséder vivant, votre vengeance eut été mieux satisfaite.

ADOLPHE.

Ma vengeance ? Oui sans doute... Mais ces poisons que tu sais composer avec tant d'art, ne pourrois-tu pas les tourner contre moi-même ?

ANDRÉ.

Mon prince !

ADOLPHE.

Qui me répondra de toi ?

ANDRÉ, *d'un air patelin.*

L'attachement que...

ADOLPHE.

Je n'y crois pas.

ANDRÉ, *effrontément.*

Mon intérêt...

ADOLPHE.

J'y crois... néanmoins un intérêt plus grand... au reste, il faut se faire une raison là-dessus. Voilà le sort des princes... Ecoute, si tu osois me trahir, si tu osois en concevoir l'idée; toi, Isaure ta femme, que j'ai mise auprès de Caroline; vous péririez tous deux dans les plus affreux tourmens, et vous serviriez d'exemple à tous les traitres futurs.

ANDRÉ.

Votre altesse n'aura jamais cette peine-là.

ADOLPHE.

Je m'en flatte... André, en vain j'ai voyagé, en vain j'ai porté ma dissipation dans des cours étrangères. Je reviens plus amoureux de Caroline que jamais J'aurois pu employer mon pouvoir, mais ce ne seroit point une jouissance relativement à Caroline; je voudrois qu'elle cédât elle-même. Une femme dont on triomphe par force est déshonorée, mais elle est toujours vertueuse.

ANDRÉ.

Je crains bien....

ADOLPHE, *donnant des ordres aux nègres.*

Entrez dans ce château, amenez-moi Caroline.

ANDRÉ.

Qu'espérez-vous ?

ADOLPHE.

L'emmener à mon palais.

ANDRÉ.

Elle n'y consentira point.

Digitized by Google

ADOLPHE.

J'ai un moyen sûr. Ce fils dont tu viens de me parler, doit la déterminer ; elle est mère, la nature servira ma vengeance. Toi, vole au palais, fais tout préparer pour la recevoir. (*Aux noirs.*) Vous, accompagnez ses pas.

ANDRÉ.

Mais, seigneur, si elle résiste ?

ADOLPHE.

Je la menacerai de la mort de son fils. Je la ferai conduire dans un château où tout a si bien servi mes passions, qu'il est impossible à la femme la plus intrépide de ne pas succomber aux horreurs dont elle est mille fois frappée.

ANDRÉ.

Pardon, mais le bonheur de votre altesse, m'inspire une réflexion. Ce fils, s'il venoit lui-même reclamer Caroline ?

ADOLPHE.

Lui ? avec quelle joie je le percerois sur le sein de sa mère : avec quelle volupté mes mains sanglantes arrachercient son cœur palpitant!.. Ah ! que le sort me soit ainsi propice, et je me charge d'en profiter.

ANDRÉ.

Voici Caroline, et mon épouse.

ADOLPHE.

Laisse-nous.

(*André sort avec les nègres. Il fait des signes à Isaure, d'obéir au prince. Caroline paroît à la suite des nègres et soutenue par Isaure.*)

SCENE III.

ADOLPHE, CAROLINE, ISAURE, QUELQUES GARDES.

ADOLPHE.

Venez, aimable Caroline; Adolphe, vous le savez, n'a de bonheur que lorsqu'il vous voit ; je desire que vous veniez prendre part aux plaisirs que je puis vous procurer dans mon palais. Souvent je vous ai fait cette offre obligeante, et toujours vous m'avez refusé.

CAROLINE.

Privée de mon époux et de mon fils, puis-je goûter quelque plaisir. (*se jetant à ses genoux.*) Rendez-moi libre!, seigneur. Voilà la seule satisfaction que mon cœur peut goûter.

ADOLPHE.

Relevez-vous, madame. Je ne peux vous rendre votre époux ; mais je puis vous remettre dans les bras d'un fils.

CAROLINE.

Que dites-vous ?

ADOLPHE.

Dans la dernière cour que j'ai visitée, j'ai trouvé un jeune

Digitized by Google

seigneur qui marchoit vers mes États. En apprenant mon nom, il s'est précipité à mes pieds. Il m'a demandé sa mère, et je n'ai point eu de peine à reconnoître votre malheureux fils.

CAROLINE.

Mon fils! il vivroit, il est dans vos Etats?

ADOLPHE.

Oui, madame.

CAROLINE, *avec l'éclat de la joie.*

Ciel! mon fils! je vais le revoir... le portrait de l'infortuné Solanges, l'objet du plus tendre amour, mon fils!... seigneur, je vous pardonne tous les maux que vous m'avez fait endurer.

ADOLPHE.

L'amour m'avoit égaré, mais la raison reprend son empire; venez, belle Caroline, que la nature me reconcilie avec vous.

CAROLINE.

Oh! oui... Et toi, ma chère Isaure, toi, si sensible à mes peines, tu ne partages pas mon bonheur; mais que dis-je? le cœur d'une mère ne peut se suppléer. Partons, seigneur.

SCENE IV.

LES MÊMES, LES INDÉPENDANS.

Adolphe donne la main à Caroline qui peint sa joie. Isaure suit les mouvemens, mais par un air contraint, en rencontrant les yeux d'Adolphe, qui s'applaudit avec hypocrisie de sa ruse. Ils s'avancent vers le pont; mais tout-à-coup un des chefs des Indépendans paroît sur la cîme du rocher, et tire un coup de pistolet; Adolphe ordonne à un officier de conduire Caroline dans le château fort, ensuite il range sa troupe en bataille: mêlée générale. La troupe du prince est mise en fuite, Adolphe combat successivement contre trois chefs, il en désarme un, et est poursuivi par les deux autres sur le pont, là il se défend, mais enfin il succombe, et s'écrie: A moi, sauvez Adolphe.

SCENE V.

SOLANGES, CHARPENTIER, ST.-FÉLIX.

Ils entrent un peu avant la fin de l'air au moment où Adolphe succombe.

SOLANGES,

Adolphe!

ST.-FÉLIX.

On l'assassine.

SOLANGES.

Volons à son secours.

Digitized by Google

SCENE VI.

SOLANGES, ST.-FÉLIX, CHARPENTIER.

Ceux-ci descendent dans la plaine, se précipitent sur les trois chefs. Combat. — Cependant le prince recueille ses forces, et se défend contre un chef sur la montagne, le prince est désarmé et va périr, lorsque Solanges, St.-Félix et Charpentier vainquent, viennent à son secours : le chef des Indépendans se sauve, le prince tombe presque dans l'eau, et s'accroche à une branche d'arbre. Tableau de la mort du duc de Brunswick. Ils prennent Adolphe dans leurs bras et l'apportent sur le devant du théâtre.

CHARPENTIER, *soupirant.*

Le voilà pourtant en notre pouvoir.

ST.-FÉLIX.

Oui, mais dans quel moment ?

SOLANGES, *d'une fureur étouffée.*

Tyran, tu mérites la mort ; mais nous t'accordons la vie pour réparer tes crimes.

SCENE VII.

(St.-Félix engage Solanges à se taire. Adolphe revient à lui, et, encore tout effrayé, croyant parler à des brigands, dit à genoux.)

ADOLPHE.

Mes amis, prenez mes bijoux, mon or, et laissez-moi la vie ; je jure, foi de prince, de ne faire aucune démarche pour tâcher de vous connoître.

ST.-FÉLIX.

Prince, reprenez vos sens. Nous sommes des étrangers qui vous avons sauvé la vie, et non de vils brigands.

SOLANGES.

Nous combattons, et nous n'assassinons pas.

ADOLPHE *se relève et examine les étrangers.*

Généreux libérateurs, excusez la méprise où le trouble et ma situation m'ont jeté. Parlez, qui êtes-vous ? Comment puis-je m'acquitter du rare service que vous m'avez rendu ?

SOLANGES.

En brisant les fers de la plus sensible des femmes, de la plus tendre des épouses, en rendant une mère au malheureux Solanges.

ADOLPHE.

Solanges !

SOLANGES.

Oui, c'est lui qui tombe à vos pieds, et qui vous demande la liberté de l'infortunée Caroline.

Digitized by Google

ADOLPHE.

De Caroline ?

SOLANGES.

Ensemble { Au nom de la nature.
ST. FÉLIX.
De l'honneur.
CHARPENTIER.
De l'humanité.

Ils se jettent à genoux et supplient Adolphe, qui est la proie de mille mouvemens confus. A la fin, il se remet, et prend un air de satisfaction.

ADOLPHE.

(*A part.*) Dissimulons. (*haut.*) J'attache beaucoup de prix, sans doute à la possession de Caroline, je ferai un grand effort en vous la remettant; mais quelque peine qu'il m'en coûte, ce n'est point assez. Je veux y joindre des titres, des grandeurs, des richesses immenses.

SOLANGES.

Je ne veux rien que ma mère. Ses embrassemens suffiront à mon cœur et aux vœux de mes braves amis.

ADOLPHE, *après un silence.*

Vous aurez Caroline.

SOLANGES.

Soyez sûr que mon éternelle reconnoissance...

SCENE VIII.

LES MÊMES, SUITE D'ADOLPHE.

ADOLPHE.

Brisons là-dessus. C'est moi qui vous en devrai toujours, suivez-moi tous trois dans mon palais. Il est tems que je prenne du repos. Voilà des gens de ma suite qui viennent à mon secours; sans vous, généreux étrangers, ils arriveroient trop tard. Mes amis, (*les troupes se rangent.*) Si le ciel vous a conservé votre prince, vous ne le devez qu'aux bras de ces trois intrépides inconnus; je les emmène dans mon palais, et je veux que ma reconnoissance éclate aux yeux de tous mes sujets. Qu'on se mette à la poursuite des brigands qui ont osé porter sur moi une main coupable, et que les plus effrayans supplices glacent d'effroi ceux qui seroient tentés de les imiter.

Il donne la main à Solanges, et le remet entre les mains du chef des gardes; St.-Félix et Charpentier sont à côté de Solanges. Adolphe prend un de ses officiers par la main, le tire à l'écart et lui dit :

Entre dans ce château, dis à Caroline qu'elle doit céder

Digitized by Google

à mes brûlans desirs, ou que la mort de son fils est certaine. Partons, mes amis.

(*Le prince va joindre Solanges. Solanges, St-Félix et Charpentier le félicitent de sa générosité. Adolphe affecte un sourire agréable, et lance de côté des regards menaçans, la marche continue. L'officier donne du cor vis-à-vis le château; le pont-levis baisse, il entre. Le prince sort avec une partie de sa suite au pic du rocher; l'autre partie gravit les montagnes. La toile tombe.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un des salons du prince; on y distingue le meuble le plus somptueux; un riche sopha est sur la gauche. Le salon est éclairé par des lustres, la porte du milieu est ouverte, et laisse voir un vestibule orné de lustres. Au lever du rideau, les nègres sont occupés à apprêter le salon, ils sont grouppés diversement; leur chef les commande. Sur la fin de la musique, St.-André entre, applaudit du geste au chef des nègres, et leur ordonne de sortir.

SCÈNE PREMIERE.

ANDRÉ, *seul.*

Dois-je en croire le bruit qui s'est répandu? Le prince auroit été attaqué par des brigands, sa suite auroit été dispersée? qu'y auroit-il là d'étonnant. Adolphe n'est point aimé, et ses sujets tôt ou tard peuvent se révolter contre lui. Il ne sait pas gouverner, il se livre trop ouvertement à son caractère. Au demeurant, sa mort dérangeroit furieusement tous mes projets de fortune; j'ai plus d'un moyen pour réussir; je suis flatteur, commode, rampant et expéditif; je vaux mon pésant d'or. Adolphe ne m'estime guère, je le lui rends bien; il paie généreusement, voilà le principal. Bien des

Digitized by Google

hommes qui se piquent de grands sentimens, ne demanderoient pas mieux que d'occuper ma place... Mais le prince s'avance.

SCÈNE II.

ADOLPHE, ST.-ANDRÉ, GARDES.

(*Adolphe entre, fait signe à St.-André de rester, et signe à ses gardes et à sa suite de le laisser seul; deux officiers restent dans le fond du théâtre.*)

ADOLPHE.

Mon cher André, conçois-tu quelque chose à la bisarrerie de mon sort? ce que je supposois pour effrayer Caroline, le destin le réalise, et Solanges fils est en mon pouvoir.

ANDRÉ.

Solanges!

ADOLPHE.

Lui-même, il m'a délivré des brigands.

ANDRÉ.

C'étoit donc vrai?

ADOLPHE.

Que trop.

ANDRÉ, *bassement.*

Ah! mon prince, que je suis touché.

ADOLPHE.

Laissons là les fadeurs. Solanges fils est en mon pouvoir, et je ne puis me venger.

ANDRÉ.

Qui vous en empêche?

ADOLPHE.

La prudence... Il vient redemander sa mère.

ANDRÉ.

Et vous la lui rendrez?

ADOLPHE.

Jamais.

ANDRÉ.

C'est ce que je disois.

ADOLPHE.

Je voudrois me défaire de Solanges et des deux autres personnes qui m'ont secouru avec lui, la reconnoissance n'est pas faite pour moi, c'est un fardeau qui m'oppresse! Quel moyen prendre?

ANDRÉ.

Un seul.

ADOLPHE.

Quel est-il?

Digitized by Google

ANDRÉ.

La clémence!

ADOLPHE.

Moi clément !

ANDRÉ.

Par politique.

ADOLPHE.

Aurois-tu des remords?

ANDRÉ.

Vous ne le pensez pas.

ADOLPHE.

C'est vrai! mon peuple que je crains.

ANDRÉ.

C'est précisément ce qui me fait vous parler ainsi; que ces étrangers disparoissent secrètement, on se taira, mais le soupçon planera sur votre tête; qu'ils périssent publiquement (on ne manqueroit pas de prétexte contr'eux,) les esprits se souleveront; qu'ils partent l'un et l'autre sains et saufs, il y auroit de la duperie, puisque l'un d'eux est votre ennemi.

ADOLPHE.

Et mon ennemi mortel!

ANDRÉ.

Il faut concilier tout ensemble et la haine et la considération, comblez-les de caresses, ajoutez-y des présens parmi lesquels seront des flacons empoisonnés; les fatigues de la route, des circonstances quelconques porteront les voyageurs à en faire usage; vous serez vengé, et sans vous compromettre.

ADOLPHE.

Tu m'ouvres les yeux, mais Caroline?

ANDRÉ.

Vous trouverez une défaite, un prince a mille motifs pour manquer à sa parole.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER. (*Le même qui est entré dans le château fort au deuxième acte.*)

ADOLPHE.

Eh bien?

L'OFFICIER.

Seigneur, Caroline est inexorable, aucune raison n'a pu la déterminer; et dans la crainte même que je n'altérasse le sens de sa réponse, elle l'a faite par écrit.

ADOLPHE.

Donne...

Digitized by Google

L'OFFICIER.

La voici.

ADOLPHE.

Laisse-nous.

SCENE IV.

ADOLPHE, St.-ANDRÉ. (*Adolphe lit la lettre.*)

ANDRÉ.

Cet écrit vous émeut.

ADOLPHE.

Juges-en toi-même?

« J'ai appris à supporter, à chérir même ma situation: » puisque l'intérêt de mon fils ne peut me déterminer à être » à vous; tous vos efforts sont inutiles. Il n'y a que la mort » qui puisse me séparer de celui qui seul a mon cœur et ma » foi. CAROLINE ».

ANDRÉ.

Elle doit succomber, mon prince, vous ne lui devez aucun ménagement.

ADOLPHE.

Oui, cette lettre même qui marque son dédain, perdra mon plus cruel ennemi.

ANDRÉ.

Comment, mon prince?

ADOLPHE.

Solanges n'a jamais vu sa mère?

ANDRÉ.

Non sans doute.

ADOLPHE.

Ta femme se présentera ici sous le nom de Caroline, va la prévenir, le reste me regarde.

ANDRÉ.

Deux mots la mettront au fait.

SCENE V.

ADOLPHE, *seul.*

Oui, mon triomphe est assuré, conduisons bien mon artifice. Holà. (*Un des huissiers s'avance.*) Faites entrer l'un de ces étrangers nommé St.-Félix. (*Le chef des nègres qui est dans le fond, envoie deux nègres qui avancent des tabourets.*) Prenons les choses de loin, et mettons-y cette dignité qui inspire le respect, et fait naître la confiance.

Digitized by Google

SCENE VI.

ADOLPHE, ST.-FÉLIX.

ST.-FELIX.

Prince, je me rends à vos ordres.

ADOLPHE.

Je n'en ai point à donner à mes amis, encore moins à mes libérateurs. (*On apporte un fauteuil.*) Asseyez-vous et causons d'amitié. Vous êtes l'ami de Solanges, vous connoissez par conséquent l'origine de la haine qui existe entre son père et moi; elle devroit être éternelle, je le croyois ainsi; mais la reconnoissance que je dois à son fils, à vous-même, et à ce bon domestique que vous appelez Charpentier, en triomphe en ce moment.

ST.-FELIX.

Ah! prince, que vous touchez mon ame. Vos pareils se feroient toujours adorer s'ils avoient vos vertus.

ADOLPHE.

Les princes qui en manquent en sont les premiers punis. Je vous ai fait venir pour vous prier de prévenir Solanges d'une condition indispensable, pour obtenir sa mère.

ST.-FÉLIX.

Prince, quelle est-elle?

ADOLPHE.

C'est qu'elle consentira librement de s'en retourner avec lui.

ST.-FÉLIX.

Rien n'est plus juste. Ah je suis bien sûr que la fidelle Caroline ne demandera pas mieux que de suivre son fils et de rejoindre son époux. Je vous l'avouerai même, prince, sur l'assurance flatteuse que vous nous avez donnée à la chasse, j'ai prévenu Solanges, père, que son épouse lui alloit être rendue. J'ai fait partir exprès mon fidèle Charpentier, qui a été assez heureux pour contribuer avec nous à vous rendre la vie.

ADOLPHE, *retenant sa joie.*

La prévoyance est ingénieuse, cependant il seroit possible que votre espoir fût trompé. Je ne peux vous dire présentement sur quoi mon doute est fondé.

ST.-FÉLIX.

Momi la verra-t-il ?

ADOLPHE.

Oui, sans doute, et vous aussi, je veux que vous soyez présent à cette conférence.

(*Les nègres remettent les tabourets à leur place*).

Digitized by Google

Allez faire part à votre ami de ce que je viens de vous dire, vous calmerez les premiers transports de sa joie.

ST.-FÉLIX.

Je vais trouver Solanges.

(*Il salue le prince, qui au nom de Solanges, témoigne un sentiment d'indignation, mais qui bientôt après reprend un air affectueux*).

SCENE VII.

ADOLPHE, *seul.*

Tout est préparé. Solanges et son ami ne soupçonnent pas mon dessein. J'attends les flacons que Saint-André va m'envoyer.

SCENE VIII.

ADOLPHE, ISAURE.

(*Des pages, des gardes, des nègres apportent des étoffes de prix, de l'or, des bijoux. Lorsque tout est disposé, Isaure entre, précédée d'un cortége de femmes de la cour qui portent des fruits et des fleurs; deux nègres portent une caisse de flacons de toutes les couleurs, enrichie de diamans. Les femmes saluent le prince, Isaure s'approche et dit:*

Seigneur, voici les flacons. Vous savez, prince, que St.-André ne peut paroître devant les étrangers.

ADOLPHE.

Je sais, agissez d'après les renseignemens qui vous ont été donnés. Vous remettrez cette lettre à Solanges. Lisez-la..... C'est la réponse de Caroline. (*elle lit bas.*) Faites entrer.

SCENE IX.

ADOLPHE, ISAURE, SOLANGES, ST.-FÉLIX.

(*Solanges et St.-Félix paroissent, précédés d'une musique tendre; des parfums sont brûlés devant eux, portés dans des vases. L'appareil le plus somptueux de la cour les accompagne; les pages, les ministres et les grands de l'état prennent place derrière Adolphe. Le prince a négligemment le bras appuyé sur l'épaule d'Isaure, qui attache affectueusement et en riant la ceinture du prince. St.-Félix et Solanges entrent, ils cherchent des yeux Caroline, et restent stupéfaits en voyant celle que le prince leur désigne. Les femmes sont derrière les présens, les portes du salon restent ouvertes, et, dans l'intervalle, par-dessus les femmes, on voit des nègres grouppés sur les colonnes, et montés sur des banquettes. Les femmes sont en blanc*).

ADOLPHE.

Venez, cher Solanges, et jouissez du bonheur d'embrasser une mère chérie qui brûle d'impatience de vous voir.

Digitized by Google

SOLANGES, *agité et étouffé par la joie.*

Vertueuse et sensible Caroline, quel bonheur pour le plus tendre des fils de rompre des liens... Le sentiment l'emporte, et je n'ai que la force de tomber à vos pieds.

ISAURE. (*elle le relève.*)

Embrassez-moi, mon fils, cher Solanges. (*à Adolphe.*) Ah! mon prince, qu'il est intéressant. Les éloges que vous m'en avez faits, ne m'avoient pas inspiré la moitié de l'intérêt qu'il me fait éprouver. Embrassez-moi donc, mon cher Solanges.

SOLANGES.

Madame... Ma mère...!

ST.-FELIX, *à part.*

Quel accueil glacé!

ADOLPHE, *à Isaure.*

Vous savez, aimable Caroline, que votre fils vient vous chercher: vous êtes maîtresse de le suivre, mais daignez nous faire connoître franchement votre intention?

SOLANGES, *à St.-Félix.*

Je frémis; ah! mon ami, où suis-je?

ISAURE, *avec contrainte et en regardant Adolphe qui la menace.*

Je suis extrêmement pénétrée de la tendresse qui vous a fait » entreprendre ce voyage, j'ai beaucoup d'amitié pour votre » père et je vous en donnerai toutes les preuves qui sont en » mon pouvoir! un instant de foiblesse, que mille souvenirs » fâcheux me retracent encore, n'a pu tenir contre les soins » continuels, la tendre constance, et les bontés infinies d'un » prince, à qui j'ai voué pour jamais tous les sentimens de » mon cœur.

Isaure va se jeter entre les bras d'Adolphe, St-Félix est étonné. Stupéfaction générale des gens d'Adolphe. Solanges tombe entre les bras de St-Félix.

ADOLPHE.

Vous voyez, cher Solanges, je ne la fais point parler. Consentez-vous, je veux que les plus riches présens...

SOLANGES, *désespéré.*

Je n'en veux aucun. J'ai perdu le seul que je venois chercher.

ISAURE, *remettant la lettre d'Adolphe à Solanges.*

Adieu, mon fils. Remettez cette lettre à votre père, elle contient mes dernières volontés.

SOLANGES, *jetant les yeux sur la lettre.*

O mon père, ô Sophie, je me meurs.

Il est conduit par St.-Félix jusque dans un fauteuil. Adolphe ordonne à Isaure de présenter à St.-Félix un flacon empoisonné. Isaure obéit en tremblant; Adolphe témoigne sa joie. Isaure donne le flacon; mais au moment où St.-Félix va en

Digitized by Google

faire respirer à Solanges, Isaure lui arrête vivement la main et s'écrie :

C'est du poison !

Stupéfaction de St.-Félix, inquiétude générale de tous ceux qui sont dans le salon. Tous les yeux sont tournés, tous les bras sont tendus vers Solanges ; Isaure retourne la tête vers Adolphe, en souriant. Celui-ci l'approuve, Isaure fait signe à St.-Félix. Le prince dit à Isaure de se retirer. Solanges revenu à lui-même, veut parler à sa prétendue mère, Isaure lui tend les bras ; mais Adolphe passe entr'elle et Solanges, il salue affectueusement Solanges de la main gauche, et de l'autre il pousse Isaure vers la coulisse : Solanges tombe dans les bras de St.-Félix, Isaure se retire avec peine, et forcée par le prince ; tout le monde partage la douleur de Solanges ; le tableau général se forme, et la toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente le frontispice du palais d'Adolphe ; à droite il y a une colonnade. A gauche, une orangerie. Des bosquets, des cascades ; sur les colonnades on voit des trophées aux armes du prince.

SCENE PREMIÈRE.

ST-ANDRÉ, ISAURE.

ISAURE.

NON, vous dis-je, je ne me le pardonnerai jamais.

ST-ANDRÉ.

Mais quel enfantillage ?

ISAURE.

Il vous sied bien d'insulter à ma douleur. Nous sommes seuls ici ; je puis vous parler librement : vous êtes un scélérat.

ST.-ANDRÉ.

Vous ne m'apprenez rien de nouveau.

ISAURE.

Le ton léger sous lequel vous masquez les vices de votre cœur, est inutile entre nous deux ; je ne vous en dirai pas moins ma façon de penser. Nous sommes l'un et l'autre au service du plus abominable des hommes.

ST.-ANDRÉ.

Digitized by Google

ST.-ANDRÉ.

Je ne dis pas le contraire.

ISAURE.

S'il est un monstre, j'ai tout lieu de croire qu'il ne l'est que par vos conseils.

ST.-ANDRÉ.

Je n'y ai pas nui; mais en vérité il avoit des dispositions si heureuses, qu'il se seroit passé volontiers de moi.

ISAURE.

Est-il rien de plus odieux! Un jeune homme intéressant, intrépide, qui lui a sauvé la vie, qui ne demande pour toute récompense, qu'une mère infortunée, opprimée depuis longtems, le tromper, le trahir, affecter la reconnoissance et la sensibilité, lui présenter une fausse mère; offrir à ses yeux, une femme hardie qui a osé jouer la nature et le sentiment, et qui n'a pas craint de retourner en tous sens le poignard dans le cœur de sa victime.

ST.-ANDRÉ.

Votre délire vous fait oublier apparemment que c'est de vous-même que vous parlez.

ISAURE.

Si je pouvois l'oublier, mes remords m'en feroient ressouvenir.

ST.-ANDRÉ.

Des remords? voici du fruit nouveau.

ISAURE.

Apprenez, scélérat, que je romps avec vous, que mon dessein est de tout révéler à Caroline et de chercher un asile, où je puisse me repentir en paix d'avoir manqué à l'honneur et à la probité.

ST.-ANDRÉ.

Madame, vous êtes mon épouse, et ce titre m'inspire un reste de pitié pour vous. Votre propre intérêt doit vous commander le silence. Autrement vous auriez manqué au prince et surtout à moi-même, et je ne vous le pardonnerois pas. Vous devez m'entendre. Je vous laisse y réfléchir, mais prenez garde, j'ai les yeux sur vous.

(*Il sort en prenant un air extrêmement froid et sévère, qui annonce qu'il est prêt à tout sacrifier à sa propre sureté.*)

SCÈNE II.

ISAURE, *seule.*

Ma réflexion est toute faite. Je sais bien qu'à mon tour le poison m'attend, que m'importe? Je serai auprès de Caroline, je lui avouerai tout. Elle me pardonnera, je lui parlerai de son fils.

Digitized by Google

SCENE III.

ISAURE, St.-FELIX.

St.-FELIX.

Madame, le hasard me favorise. Je voulois vous parler une dernière fois, au nom de mon ami. Ah! quelle douleur vous avez portée dans le cœur de votre fils.

ISAURE, *troublée, et regardant du côté où St.-André est sorti.*

Mon fils!... Solanges! ah! vous êtes son ami. Dites-lui... Non, non, vous intimider. Trouvez-vous à une heure de la nuit, sous les murs du château de Kœnisberg, d'ici, vous apprendrez... Je ne puis en dire davantage, cachez sur-tout votre démarche à mon fils, à Solanges. Je craindrois l'effet de sa sensibilité. Adieu, vertueux jeune homme, adieu; croyez-moi, Solanges retrouvera sa mère. (*Il sort précipitamment avec l'air de satisfaction d'une personne qui vient de faire une bonne action.*)

SCENE IV.

St.-FELIX, *seul.*

Que vient-elle de m'apprendre? Solanges retrouvera sa mère. Que dit-elle? O dieu, a-t-elle repris des sentimens qu'elle n'auroit jamais dû méconnoître; dans l'obscurité qui nous environne, le bonheur luiroit-il à nos yeux? oh! mon ami!... et il faut se taire.

SCENE V.

St.-FELIX, SOLANGES.

SOLANGES.

Eh bien! ta démarche a été inutile?

St.-FELIX.

Mon ami, tu me vois surpris. (*à part.*) et je ne puis parler.

SOLANGES.

D'ailleurs, quand nous parviendrions à la voir, qu'aurions-nous à gagner. Caroline se plait dans son esclavage. Que dis-je, sa honte fait son bonheur. Ah! mon ami, quel coup pour mon cœur, je n'ai plus de mère, il me faut dire à Sophie un éternel adieu; oui, Sophie, pour toujours.... Ah malheureux, osé-je penser à moi lorsque mon père.... mon ami, j'attends de ton cœur un dernier service... Mon père, je n'aurai pas la force de lui révéler.... C'est toi que je charge de ce soin...

St.-FELIX.

Moi! grands dieux!

SOLANGES.

Oui, toi-même, tes soins généreux et touchans ne se sont jamais démenti.... Oses arracher le bandeau des yeux d'un

Digitized by Google

père... mais non; non, Felix, au nom de l'amitié ne révèle jamais cet épouvantable secret... Mon père, quelle main assez barbare pour lui ravir l'espoir qui l'anime encore. Non, qu'il ignore que Caroline infidelle a repoussé de son sein la nature et l'amitié qui venoient briser ses nœuds.

ST.-FELIX.

Tu me déchires l'ame. Ah! qu'ai-je fait, j'ai écrit.

SOLANGES.

Où est le bon Charpentier? Quittons ces lieux où le crime a fixé son séjour.

ST.-FELIX.

Charpentier.... Je lui ai ordonné.

SOLANGES.

De tout préparer pour le départ d'une mère; soins inutiles, Caroline n'a plus d'entrailles; elle n'est plus mère.

ST.-FELIX.

Solanges, si je te suis cher,.... daigne calmer l'excès de ta douleur; rejeté par la nature, ose te consoler dans les bras de l'amitié.

SOLANGES, *rêveur.*

L'amitié! Oui, la tienne est là. (*sur son cœur*). Ecoute, mon parti est pris et rien ne peut le faire changer; tu retourneras au château de Maubray, tu parleras à mon père, je laisse à ta prudence le soin de lui annoncer son malheur..... Ecoute,.... moi, loin de lui, loin de Sophie, je passe au nouveau monde; là au milieu des horreurs de la guerre, je pourrai trouver la mort,..... ne m'interromps pas;.. tu as, mon ami, même sentiment, même cœur;.... tu verras Sophie, elle t'aimera.... et je pourrai t'ordonner de recevoir un jour sa main, oui, Sophie est à toi... non je m'égare, cet effort est trop grand; non, adieu, mon ami, je te laisse mes droits, auprès d'un père, d'une amante; qu'ils retrouvent en toi, un fils, un époux....

ST-FELIX.

L'amitié ne s'offense pas, et je t'en donne la preuve. Oses-tu me méconnoître. Quoi! tu me proposes de t'abandonner, de laisser mon ami en proie au désespoir. Reconnois le cœur de St.-Felix, je m'attache à tes pas, je saurai dompter ta douleur, j'écarterai les dangers, du moins je les supporterai avec toi; et si le destin s'acharne à ta poursuite, le même coup qui t'est réservé, doit frapper ton ami. Voilà mes vœux et mes sentimens.

SOLANGES.

Et qui donc resteroit auprès de mon père?

ST.-FELIX.

Toi même, tu lui dois le sacrifice de ta vie, je dis plus, de ton bonheur.

SOLANGES.

Qui, moi? retourner vers mon père. Lui annoncer? Ah! jamais, jamais..... évitons sa présence.

Digitized by Google

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARPENTIER.

CHARPENTIER.

Le voilà, le voilà.

SOLANGES.

Qui donc ?

CHARPENTIER.

Le bon M. de Juliers.

SOLANGES.

Mon père ?

CHARPENTIER.

Monsieur Maubray l'accompagne.

SOLANGES.

Ah ! St.-Félix.

SCENE VII.

LES PRECEDENS, MAUBRAY, JULIERS.

M. JULIERS, *tenant à la main la lettre de St.-Félix.*

Mon fils !

SOLANGES.

Mon père !

JULIERS.

St.-Félix, je n'oublierai de la vie votre attention délicate, vous m'eussiez étonné en m'amenant Caroline, c'est moi qui la surprendrai en tombant en ses bras ! Où donc elle est ? ne vous est-elle point rendue ? Adolphe, le traître Adolphe auroit-il manqué à sa parole ?

SOLANGES.

Non, mon père, Adolphe fut sincère une fois dans sa vie; mais.....

JULIERS.

Eh bien ! parlez donc, St.-Félix.

SOLANGES, *se jettant aux genoux de M. Juliers.*

Ah ! mon père, que la tendresse éternelle d'un fils... vous fasse oublier le crime d'une épouse infidelle.

JULIERS, *accablé.*

Infidelle ? (*Revenant à lui et ne recouvrant que difficilement l'usage de la parole.*) Ce que vous m'apprenez, mon fils, est apparemment certain.

SOLANGES.

Oui, (*il fait un signe affirmatif*).

JULIERS.

Solanges, la cour est pleine de gens perfides, peut-être vous a-t-on mal rendu le discours de Caroline.

Digitized by Google

SOLANGES.

C'est à moi-même, en présence de mon ami, que l'infidelle a osé déclarer sa perfidie.

JULIERS, *à St.-Félix.*

Quoi! j'aurois perdu tout espoir.

ST.-FELIX.

Vous avez entendu la vérité. Cependant un évènement... (*à part.*) ne lui inspirons pas une fausse joie peut-être....

JULIERS.

Arrêtez, mes amis. Lorsqu'il s'agit de porter un soupçon sur le crime ou sur la vertu, il faut long-tems balancer sa décision, et dans le cœur de l'honnête homme, l'avantage reste presque toujours à la vertu. Caroline m'aimoit, elle fut persécutée, tous les crimes sont des jeux pour Adolphe... Je ne puis croire... Je connois la main de Caroline, un mot, oui un mot de cette main qui m'est encore trop chère, pourroit seul me convaincre.

SOLANGES, *lui montrant le billet de Caroline.*

Lisez.

JULIERS.

Je suis le plus malheureux des hommes. Ah! mon fils, le ciel me punit bien cruellement d'une faute involontaire.

SOLANGES.

Ma tendresse saura vous consoler.

JULIERS.

Je n'ai plus d'épouse.

SOLANGES.

Il vous reste un fils et des amis.

JULIERS.

Dont la présence me reprochera.

SOLANGES.

Ils ont un cœur, pourroient-ils vous haïr?

JULIERS.

C'en est fait, je dois m'ensevelir dans la solitude.

TOUS.

Vous!

JULIERS.

Oui, il le faut, le devoir, votre honneur le commande. Eh! mes amis, faudroit-il à chaque instant vous donner le spectacle cruel d'un père noyé dans les larmes, et qui se reprocheroit la perte de son épouse et de son fils.

SOLANGES.

Quittez, mon père, ces sentimens injurieux. St.-Félix m'est témoin qu'à l'instant même je voulois loin de vous braver la mort; oui, mais St.-Félix devoit vous consoler, vous prodiguer ses soins.

JULIERS.

Toi, mon fils, à ton âge, sacrifier tes jours et Sophie.

Digitized by Google

SOLANGES.

Je ne sentois que la douleur de mon père, mais dans ce moment l'infortune est loin de moi, le sentiment de mes maux est éteint dans mon ame. Je ne vois que vous, je vous suis, je vous presse, je serai heureux si vous daignez sourire à mes soins. Mes amis, unissez vos prières, conjurez ce digne père de ne pas se séparer de nous, qu'il retrouve le bonheur dans les étreintes de l'amitié et de la piété filiale.

ST. - FÉLIX.

Respectable ami, comptez sur mon zèle, mon attachement.

MAUBRAY.

Ma fortune, ma vie, vous sont consacrées.

JULIERS.

Mais, mon fils, ma faute éternise ton désespoir, car jamais Sophie...

SOLANGES.

Que me fait mon malheur? je serai près de mon père et tout sera réparé.

JULIERS.

Mes amis, combien vos sentimens pressent mon ame.... Adolphe, Adolphe, que de maux tu verses sur nos têtes, non, je dois.

SOLANGES.

Restez près de nous, le ciel aime la vertu, il doit vous chérir.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCEDENS, CHARPENTIER.

CHARPENTIER.

Messieurs, j'apperçois beaucoup de monde, je crains pour vous les embûches d'Adolphe.

JULIERS.

Rassure-toi, bon Charpentier, en m'enlevant le cœur de Caroline, Adolphe a épuisé sur moi tout l'excès de sa rage.

SCÈNE IX.

LES PRECEDENS, UNE PARTIE DES INDÉPENDANS.

SOLANGES.

Qui vous?

LE CHEF DES INDEPENDANS.

Adolphe est en fuite, ses cruautés ont mis le comble à nos misères, sa férocité envers son peuple à réveillé notre courage; suivez-nous, bientôt le crime va succomber.

JULIERS.

Dieu, protège-moi. Au milieu de ce désordre, savez-vous ce qu'est devenue une femme attachée au prince, nommée Caroline?

L'OFFICIER.

Nous l'ignorons. On en a arrêté plusieurs qui fuyoient avec lui; tenez, en voilà encore une qu'on ramène au palais.

Digitized by Google

SCÈNE X.

LES MÊMES, ISAURE, PEUPLE.

ISAURE, *échevelée, pâle, dans le plus grand désordre est amenée par une troupe de furieux prêts à lui ôter la vie.*

SOLANGES.

La voilà; c'est ma mère.

ISAURE.

Mon fils, sauvez mes jours.

SOLANGES, *mettant l'épée à la main.*

Le premier qui osera y toucher ne périra que de ma main.

JULIERS.

Elle est femme, il suffit, défendez-la, Solanges; mais ce n'est point Caroline.

TOUS.

Ciel!

JULIERS.

Parlez, madame; qui a pu vous engager à prendre un nom qui ne vous appartient pas, et à porter la douleur dans le cœur d'un fils.

ISAURE, *humiliée, baissant les yeux.*

Les ordres d'Adolphe.

SOLANGES.

Qui donc êtes-vous?

ISAURE.

L'épouse de St.-André.

SOLANGES, *avec effroi.*

Ah! grand dieu!

JULIERS.

Où donc est l'infortunée Caroline?

ISAURE.

Au château de Kœnisberck, où elle pleure nuit et jour le malheureux Solanges.

JULIERS.

Et ce billet fatal?

SOLANGES.

Que vous m'avez remis vous-même?

ISAURE.

C'est la réponse que Caroline faisoit à Adolphe qui l'avoit menacée de faire périr son fils, si elle ne répondoit pas à ses vœux.

JULIERS, *avec enthousiasme.*

O vertu!

SOLANGES.

Divine providence! j'ai encore une mère!

JULIERS.

Partons, mes amis, délivrons Caroline, ou périssons avec elle.

TOUS.

Partons.

Digitized by Google

ISAURE.

Arrêtez, il faut de la prudence; ce château est construit avec un mécanisme si artistement cruel que lors même qu'il seroit en votre pouvoir, vous n'en pourriez pas davantage délivrer la victime que vous allez chercher. Des satellites, des noirs odieux, dont Adolphe a emprunté l'usage et le service des serrails de l'Orient, vous y feroient trouver une mort inévitable.

JULIERS.

O Dieux! tout espoir est donc perdu?

ISAURE.

Non. J'ai malgré moi consenti à consommer un crime, je saurai le réparer par une bonne action, je marche à votre tête, j'ai un dessein, Solanges, que je vous communiquerai: je connois tous les détours et les secrets qui doivent prévenir ou faire naître les dangers.

JULIERS.

Ah! si je retrouve mon épouse, tout est oublié.

ISAURE.

Il s'agit d'appaiser ma conscience, c'est le seul but que j'ambitionne. Marchons.

L'OFFICIER.

Délivrer des opprimés c'est le plus beau droit d'un soldat.

Ils partent en ordre, Isaure marche à leur tête, Solanges est à côté d'elle. Les autres personnages se distinguent par leur empressement. Juliers marche avec Maubray et St.-Félix avec l'intrépide Charpentier.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théatre représente un cachot horrible. On y voit des emblémes cruels, faits pour porter l'effroi dans l'ame. Dans le fond on voit une large croisée garnie de barreaux de fer au travers de laquelle on apperçoit la croupe d'une montagne; entr'autres cette inscription: Ecoute les vœux d'Adolphe, ou tu meurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, *seule.*

Eh! quoi toujours gémir dans une horrible prison! (*montrant la croisée.*) Si je jouis quelquefois de la clarté des cieux, ce

Digitized by Google

n'est qu'un raffinement de vengeance, c'est pour que j'en sente mieux après l'horreur de ma situation.

Mon fils ! je puis te sauver, mais à quel prix ! en outrageant son père, lui-même, jamais, jamais. Ah ! mon fils, mon époux, je mourrai... mais ferme, toujours semblable à moi-même, et toujours digne de vous.

SCENE II.

LA MÊME, NOIRS.

Le chef des noirs va toucher un pan de muraille à gauche. Il paroît en feu une inscription soutenue par un monstre, et portant : Ecoute les vœux d'Adolphe, ou tu meurs... *Plusieurs noirs tenant des flambeaux, un poignard, une coupe empoisonnée font différentes postures et se groupent autour de Caroline...*

CAROLINE.

Cessez, malheureux esclaves, êtres dégradés, asservis aux volontés d'un despote, cessez de menacer mes jours et ma tranquillité, le fer et le poison me sont indifférens. Vos transports sont effrayans, mais ils ne peuvent rien sur mon cœur.

(*Les noirs vont toucher un pan de muraille qui s'abat et laisse voir l'horrible spectacle d'une femme morte de faim, et qui s'est rongé le bras. Les noirs le lui montrent du doigt.*)

CAROLINE.

Une femme morte !

(*A la fin de l'air, elle dit :*)

Laissez-moi.

(*Elle va s'asseoir sur un banc. Le chef des noirs lui fait voir l'inscription, lui témoigne que c'est à regret qu'il agit ainsi. Il fait sortir les nègres, et les suit, et l'inscription disparoît.*)

SCENE III.

CAROLINE, *seule.*

Il n'est donc plus d'espoir ? Il faut dire au monde un éternel adieu ! Une mort lente, affreuse, une mort de tous les jours. Je le sens, la nature m'arrête au bord du tombeau ! On ne meurt pas sans regret, quand on est épouse et mère.

SCENE IV.

CAROLINE, ISAURE.

CAROLINE.

C'est toi, chère Isaure, je n'espérois pas te revoir. Ah ! chère amie, quel affreux tableau ! Là, derrière, une femme.. La faim.... écartons cette image. Je te vois sans doute pour la dernière fois. Parlons du seul objet qui puisse m'intéresser. Mon fils est donc au pouvoir d'Adolphe ? Quel tourment lui fait-il éprouver ? Parle, sois sincère, vit-il encore ?

ISAURE.

Oui, ma chère Caroline.

Digitized by Google

CAROLINE.

Il vit mon fils! ah, voilà le premier bonheur que j'aie goûté depuis bien long-tems.

ISAURE.

Laissez-moi vous cacher les horreurs, armez-vous de courage.

CAROLINE.

Parle, quel nouveau malheur as-tu à m'apprendre?

ISAURE.

Au contraire, calmez-vous. Je crains l'excès de votre joie. Ce fils....

CAROLINE.

Eh bien?

ISAURE.

Il est ici.

CAROLINE.

Dans ce château?

ISAURE.

Oui.

CAROLINE.

Qui l'a introduit?

ISAURE.

Moi.

CAROLINE, *se jetant au cou d'Isaure.*

Ah! Isaure, je reconnois ta vive amitié.

ISAURE.

Vous allez le voir.

CAROLINE.

Mon fils?

ISAURE.

Lui-même. Je crains pour vous...

CAROLINE, *vivement.*

Ne me trompe pas, Isaure, il m'en coûteroit la vie.

ISAURE.

J'ai été forcée de lui faire prendre l'accoutrement et la couleur du chef de ces noirs affreux, que le barbare Adolphe n'a mis auprès de vous que pour vous tourmenter.

CAROLINE.

Ah! son déguisement et ses traits ne font rien! C'est à sa tendresse pour moi que je l'aurai bientôt reconnu.

ISAURE, *la larme à l'œil, prenant la main de Caroline et la pressant contre son sein.*

Puissé-je réparer ma faute. Puisse ma démarche sincère, vous prouver tout l'intérêt que la malheureuse Isaure.....

CAROLINE.

Vas donc, je brûle de le voir. (*Isaure sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

CAROLINE, *seule.*

Mon fils ! le portrait de Solanges !... Un modèle de générosité ; Isaure a raison, je crains de succomber ! Ciel, donne-moi des forces ! Mon époux vit-il encore ? Pourquoi a-t-il souffert que son fils... Je me perds dans mes idées ; j'entends marcher, c'est lui.

SCENE VI.

CAROLINE, SOLANGES, ISAURE.

SOLANGES, *déguisé en eunuque.*

Où est-elle ?

ISAURE.

La voici.

SOLANGES.

Ma mère !

CAROLINE.

Mon fils !

ISAURE, *à part, et avec joie.*

J'ai tout réparé.

CAROLINE.

Mon fils, mon cher fils.

SOLANGES.

Ah ! oui, vous êtes ma mère, ma véritable mère ! je le sens à mon cœur.

CAROLINE.

Je ne puis me détacher de ses bras.

SOLANGES.

Que ne puis-je expirer dans les vôtres. Dieux ! quel horrible séjour ! C'est dans ces murs affreux que le barbare Adolphe enfermoit l'innocente Caroline.

CAROLINE.

Laissons là mes tourmens. Parlons de ton malheureux père.

SOLANGES.

Il existe pour vous adorer.

CAROLINE.

C'est ici mon tombeau ; je dois y mourir

SOLANGES.

Vous ?

CAROLINE.

De faim.

SOLANGES.

De faim ?

Digitized by Google

CAROLINE.

Le barbare l'a résolu.

SOLANGES.

C'est son arrêt.

CAROLINE.

Que dis-tu ?

SOLANGES.

Les sujets d'Adolphe sont révoltés contre lui ; des troupes s'avancent vers ce château ; mes amis et mon père marchent à leur tête.

CAROLINE.

Solanges ?

SOLANGES.

Lui-même, le ciel a fixé ce jour pour celui de notre réunion.

CAROLINE.

Mon fils et mon époux. A présent, je le sens, la mort seroit douloureuse pour moi ! J'entends du bruit.

ISAURE.

C'est Adolphe.

SOLANGES, *mettant la main sur la garde de son sabre.*

Il est mort.

CAROLINE, *elle se jette sur lui.*

Mon fils.

ISAURE.

Solanges, au nom des Dieux, au nom de votre mère, dissimulez. Il n'est pas tems d'éclater. Fiez-vous à ma prudence et à ma conduite.

SOLANGES.

J'obéis... Quel effort.

SCENE VII.

LES MÊMES, ADOLPHE, NOIRS.

ADOLPHE.

Isaure... Je vous revois en ces lieux avec plaisir, vous et le fidèle St. André, êtes les seuls de mes courtisans qui ne m'ayez point abandonné. Mes bienfaits vous suivront dans tous les tems. Je n'ai plus rien à craindre, une poignée de factieux vouloient m'arracher le sceptre ; je les ai fait attaquer près de ce château, et tous ont été écrasés par mes fidelles soldats.

Ensemble.

CAROLINE, *à part.*

Ciel !

SOLANGES, *idem.*

Mon père.

ISAURE, *idem.*

Tout est perdu.

ADOLPHE.

Je vais marcher avec les vainqueurs droit à mon palais,

Digitized by Google

l'ordre est entièrement rétabli, et tout a disparu devant mes armes, tout jusqu'à l'idée même du trouble qui avoit un instant agité les esprits Mais je ne peux vivre sans vous, Caroline, vous seule pouvez assurer mon bonheur, venez et promettez au malheureux Adolphe, que le don de votre cœur suivra l'offre qu'il vous fait.

CAROLINE.

Moi, fuir avec vous, et vous donner ma foi ?

ADOLPHE.

C'est le prix où j'aspire.

CAROLINE.

Ne l'espérez jamais.

ADOLPHE.

Qui vous retient ?

CAROLINE.

Tout, ce que je me dois à moi-même, l'horreur que je vous porte; mon époux et mon fils.

ADOLPHE.

Votre époux ne s'intéresse plus à votre sort, depuis long-tems il a oublié la foi qu'il vous avoit jurée. Croyez-moi, Caroline, les hommes n'embrassent pas si long-tems une chimère. Moi je suis près de vous, vous êtes en mon pouvoir; et quand mes feux voudroient s'éteindre, ils reprendroient dans vos yeux un nouvel aliment.

CAROLINE.

Pour mon supplice.

ADOLPHE.

Votre fils ignore si vous existez. Au sein du plaisir et de la fortune, que lui importe sa mère ? et quand il pourroit s'en occuper encore, croyez-vous qu'il s'offriroit aux regards d'un ennemi tel que moi ?

CAROLINE.

Comment donc ? ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit venu vous demander ma liberté.

ADOLPHE.

Je vous trompois; il n'a jamais paru; il n'auroit pas osé braver dans ses états un prince offensé.

CAROLINE.

Si mon fils n'a pas démenti les vertus de son père, il doit être généreux.

SOLANGES, *à part.*

O Dieu ! soutiens mon courage.

ADOLPHE.

Pour la dernière fois, ne me parlez plus de Solanges, ni de son fils. J'abhorre leur maison, leur nom seul est un outrage pour moi. Je leur jure une haine éternelle.

SOLANGES, *à part.*

Je l'accepte.

Digitized by Google

ISAURE.

Prince, par grace cessez un entretien qui ne peut que continuer notre douleur.

ADOLPHE.

Tu as raison, les momens sont chers; venez Caroline, ne résistez plus, ayez pitié des maux que vous m'avez fait endurer, songez depuis quel tems je souffre, j'en suis étonné moi-même; cent fois j'ai été prêt d'ordonner votre supplice; si vous vivez encore, c'est un dieu qui m'a préservé de ma propre fureur; car je le sens, votre mort eût entraîné la mienne, tant d'amour ne peut-il vous fléchir? oseriez-vous douter de mes sentimens, connoissez-en tout l'excès. Oui, je tombe à vos pieds, voyez le farouche Adolphe, il supplie en amant timide, lorsqu'il pourroit parler en maître.

CAROLINE.

Relevez-vous, prince; vos supplications ne me touchent pas plus que votre haine.

(*Adolphe se lève comme un furieux, et se promene à grands pas sur l'avant-scène.*)

Ensemble.

SOLANGES, *bas, à Isaure.*
Je n'y tiens plus.

ISAURE, *idem.*
Vous la perdriez.

ADOLPHE.

Eh bien, cruelle, eh bien, connoissez donc cette haine que vous osez braver.

(*Il prend Solanges par le bras, croyant qu'il est selon l'apparence le chef des Noirs.*)

Tu vois comme elle me méprise? Tu vois, toi, à qui j'ai si souvent confié ma douleur? J'aime, je suis prince, et je ne suis pas heureux, c'est trop souffrir.

(*Il tire le sabre de l'Eunuque en le prenant brusquement à contre-main. Solanges lui retient le bras quand le sabre est tiré.*)

Ne crains rien, ce n'est pas contre moi-même que je veux tourner mes propres coups; c'est elle que je veux immoler. Frappe, (*Solanges recule d'horreur*), ne frémis point, oui, frappe, fais rouler à mes pieds sa tête odieuse! Obéis.

(*Solanges est appuyé sur son sabre, l'indignation éclate dans ses yeux, Isaure le suit de loin aussi bien qu'Adolphe. Elle a à contenir l'un, et à fléchir l'autre.*)

CAROLINE.

Oui, frappe. (*Dans ce moment Caroline s'est jetée à genoux, elle étend les mains vers son fils et reste dans une attitude touchante.*) La mort sera un bienfait pour moi.

SOLANGES, *à part.*

O dieux! suis-je assez éprouvé.

Digitized by Google

ISAURE. *Elle court se jeter aux pieds d'Adolphe.*
Ah ! prince, révoquez un arrêt terrible.

ADOLPHE.
Qu'elle cède.

CAROLINE, *se relevant avec une extrême fierté.*
Jamais.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ST.-ANDRÉ.

ST.-ANDRÉ.
Prince, vous êtes trahi.

ADOLPHE.
Que dis-tu ?

ANDRÉ.
L'infidelle Isaure a introduit Solanges, dans ce château.

ADOLPHE.
Isaure.

ANDRÉ.
Un affidé secret l'a vu entrer. Elle vous avouoit sans doute son crime que je n'ai point partagé,.... Je sais mieux servir un maître tel que vous.

ADOLPHE.
Je t'en recompenserai. (*à Isaure*) Vous mourrez, perfide, mais avec votre complice, dans les plus affreux tourmens. Toi, (*à André*) cours te mettre à la tête de mes soldats et n'épargne aucun rébelle, si quelque téméraire approchoit de ce château. (*André sort.*) Toi, (*à Solanges.*) brave homme, conduis ces fidèles serviteurs, viens, suis-moi; cherchons mon ennemi, il n'est point de repaire qui puisse le dérober à ma vengeance. Solanges, Solanges, où es-tu ?

SOLANGES, *arrachant son masque.*
Le voilà.

ADOLPHE.
Toi ?

SOLANGES, *prend vivement sa mère par le bras et la place derrière lui.*
Rassurez-vous, ma mère; avant de vous atteindre, ils me fouleront aux pieds.

ADOLPHE.
(*Les noirs font un pas en avant et reculent ensuite.*)
Frappez le scélérat.

SOLANGES, *se mettant en garde.*
Venez, traîtres, je vous attends.

ISAURE.
Dieux! protégez l'innocence!

Digitized by Google

ADOLPHE.

Frappez?

(Les noirs s'avancent; une partie dépose ses armes aux pieds de Caroline et de Solanges, l'autre partie tire le sabre contre Adolphe, Isaure court frapper le fond du théâtre, la prison mécanique change; sur la montagne, les indépendans se battent contre les troupes du prince. Mêlée générale. Adolphe se bat avec Solanges fils, et le désarme; des soldats ramènent Caroline, Adolphe va lui porter un coup. Elle est protégée par St.-Félix. Tous les soldats du prince sont à genoux. André est tué par Charpentier, et Adolphe tombe, St.-Félix, Maubray, Juliers lui tiennent l'épée sur le cœur, Solanges va relever sa mère.)

JULIERS, *dans les bras de Caroline.*

Caroline!

CAROLINE.

Mon époux!

JULIERS.

Adolphe, ta fureur est inutile, tes soldats sont vaincus. (*les soldats se relèvent.*) Toi, fuis loin de notre présence; nous te laissons la vie pour tout supplice.

ADOLPHE.

Cruels, suis-je assez humilié; oui, je souffre, ce n'est pas d'avoir perdu ma grandeur, mais de n'avoir pu satisfaire ma vengeance. J'emporte du moins une consolation, c'est que le souvenir des tourmens que je vous ai fait endurer pourra troubler votre imagination. (*Il sort furieux.*)

ST.-FELIX, *à genoux.*

Le monstre... mais il se trompe, le malheur peut-il nous frapper dans les bras de la nature?

JULIERS.

Mes amis, Adolphe fut un tyran, le ciel vient de nous en délivrer. Vous sentirez à l'avenir qu'il n'est de gouvernement stable que celui qui se fonde sur la philosophie et sur l'humanité. C'est à toi, mon fils, que nous devons la fin de nos maux; il est doux pour mon cœur de voir une faute de l'amour réparée avec tant de gloire par l'excès de la piété filiale. (*Les soldats agitent leurs sabres.*)

FIN.

Digitized by Google